

Poèmes et poésies (Leconte de Lisle)

Charles Marie René Leconte de Lisle

Publication: 1855

Source : Livres & Ebooks

Chapitre 1

Les pages qui précèdent les *Poèmes Antiques* m'ont attiré de sévères admonestations, tempérées d'ailleurs, je le reconnais volontiers, par beaucoup de bienveillance pour mes vers, ce qui m'a surpris et touché. Les objections qui m'ont été faites peuvent se résumer en peu de mots. On m'avertissait qu'en haine de mon temps je me plaisais à repeupler de fantômes les nécropoles du passé, et que dans mon amour exclusif de la poésie grecque, j'en étais arrivé à nier tout l'art postérieur. Qu'il me soit permis de répondre brièvement à ces graves reproches.

Ranimer les ossuaires est un prodige qui ne s'était point représenté depuis Ezéchiel. Je ne me suis jamais illusionné sur la valeur de mes poèmes archaïques au point de leur attribuer cette puissance, aussi ne me reste-t-il qu'à remercier ceux qui la leur ont accordée. Plût aux dieux, en effet, que je me fusse retiré au fond des antres de Samothrace ou des sanctuaires de l'Inde, comme on l'a prétendu, en affirmant que nul ne me suivrait dans mon temple ou dans ma pagode. J'ai peu le goût du prosélytisme, et la solitude ne m'effraie pas ; mais je suis trop vieux de trois mille ans au moins, et je vis, bon gré, mal gré, au dix-neuvième siècle de l'ère chrétienne. J'ai beau tourner les yeux vers le passé, je ne l'aperçois qu'à travers la fumée de la houille, condensée en nuées épaisses dans le ciel ; j'ai beau tendre l'oreille aux premiers chants de la poésie humaine, les seuls qui méritent d'être écoutés, je les entends à peine, grâce aux clameurs barbares du Pandémonium industriel. Que les esprits amoureux du présent et convaincus des magnificences de l'avenir se réjouissent dans leur foi, je ne les envie ni ne les félicite, car nous n'avons ni les mêmes sympathies ni les mêmes espérances. Les hymnes et les odes inspirées par la vapeur et la télégraphie électrique m'émeuvent médiocrement, et toutes ces périphrases didactiques, n'ayant rien de commun avec l'art, me démontreraient plutôt que les poètes deviennent d'heure en heure plus inutiles aux sociétés modernes. De tout temps, ils ont beaucoup souffert sans doute ; mais, dans leurs plus mauvais jours, au milieu des angoisses de l'exil, de la folie et de la faim, la légitime influence de leur génie était du moins incontestée et incontestable. Voici que le moment est proche où ils devront cesser de produire, sous peine de mort intellectuelle. Et c'est parce que je suis invinciblement convaincu

que telle sera bientôt, sans exception possible, la destinée inévitable de tous ceux qui refuseront d'annihiler leur nature au profit de je ne sais quelle alliance monstrueuse de la poésie et de l'industrie, c'est par suite de la répulsion naturelle que nous éprouvons pour qui nous tue, que je hais mon temps. Haine inoffensive malheureusement et qui n'attriste que moi. S'il arrive donc que nous ne devions plus rien produire qui soit dû à nos propres efforts, sachons garder le souvenir des œuvres vénérables qui nous ont initiés à la poésie, et puissions dans la certitude même de leur inaccessible beauté la consolation de les comprendre et de les admirer. Le reproche qui m'a été adressé de préférer les morts aux vivants est on ne peut plus motivé, et j'y réponds, par l'aveu le plus explicite. Quant à la seconde objection, elle n'est pas précisément aussi fondée.

En général, tout ce qui constitue l'art, la morale, et la science était mort avec le Polythéisme. Tout a revécu à sa renaissance. C'est alors seulement que l'idée de la beauté reparaît dans l'intelligence et l'idée du droit dans l'ordre politique. En même temps que l'Aphrodite Anadyomène du Corrège sort pour la seconde fois de la mer, le sentiment de la dignité humaine, véritable base de la morale antique, entre en lutte contre le principe hiératique et féodal. Il tente, après trois cents ans d'efforts, de réaliser l'idéal platonicien, et l'esclavage va disparaître enfin de la terre.

Ce n'est pas que je veuille insister ici sur la valeur morale du Polythéisme dans l'ordre social et religieux. L'étude de cette théogonie, l'examen des faits historiques et des institutions, l'analyse sérieuse des mœurs, suffisent à la démonstration d'une vérité admise par tout esprit libre d'idées reçues sans contrôle et de préventions aveugles. L'art antique, lui seul, en est une révélation permanente. Je me bornerai donc au monde de l'art.

La poésie est trois fois générée : par l'intelligence, par la passion, par la rêverie. L'intelligence et la passion créent les types qui expriment des idées complètes ; la rêverie répond au désir légitime qui entraîne vers le mystérieux et l'inconnu. Aussi l'Antiquité, libre de penser et de se passionner, a-t-elle réalisé et possédé l'idéal que le monde chrétien, soumis à une loi religieuse qui le réduisait à la rêverie, n'a fait que pressentir vaguement. C'est donc dans ses créations intellectuelles et morales qu'il faut constater la puissance de la poésie grecque. Or, les deux épopées ioniennes, le Prométhée, l'Œdipe, l'Antigone, la Phèdre, contiennent, à mon sens, ce qui sera éternellement donné à l'esprit humain de sentir et de rendre ; et il en serait de même des Itihâças hindoues, rattachées si étroitement à l'œuvre homérique par le lien des traditions communes, si elles réunissaient au même degré

l'ordre, la clarté et, l'harmonie, ces trois qualités incomparables du génie hellénique.

Les figures idéales, typiques, que celui-ci a conçues, ne seront jamais ni surpassées ni oubliées. Elles ne pourront qu'être reproduites avec des atténuations nécessaires. Depuis, il n'y a rien d'égal. Le monde moderne, il est vrai, a créé la Vierge, symbole de pureté, de grâce et surtout de bonté, qui est la plus excellente des vertus ; mais cette protestation du sentiment féminin ne tient plus de la terre, et fait maintenant partie du dogme. Je l'appelle une protestation ; car, en effet, l'*Éternel féminin* dont Goethe a parlé, chassé du vieil Olympe avec tous les types artistiques qu'il entraînait à sa suite, Pénélope, Antigone et tant d'autres, y retrouve en elle sa place et s'y assied définitivement, grâce au merveilleux instinct des races gréco-latines.

Quant aux créations des poètes postérieurs, elles ne présentent pas ce caractère un et général qui renferme dans une individualité vivante l'expression complète d'une vertu ou d'une passion idéalisée. Et l'on pourrait dire, du reste, que le monde moderne ne réussit à concevoir des types féminins, qu'à la condition d'altérer leur essence même, soit en leur attribuant un caractère viril, comme à lady Macbeth ou à Julie, soit en les reléguant dans une sphère nébuleuse et fantastique, comme pour Béatrice.

Celle-ci n'est qu'une idée très vague, revêtue de formes insaisissables. Qu'elle soit une personnification de la théologie ou l'ombre de celle qu'a aimée Dante, nous ne l'avons jamais vue, et c'est à peine si nous l'entendons. Elle n'est le symbole spécial d'aucune des forces féminines ; et, certes, il n'en est pas ainsi de l'Hélène d'Homère, à la fois si vivante et idéale. En second lieu, la satire politique et la controverse théologique, continuées au delà de ce monde, ne constituent pas une étude de l'homme. Aussi peut-on affirmer que l'homme est absent de la *Divine Comédie*, à laquelle devaient nécessairement manquer les formes précises et ordonnées, toujours dépendantes de la conception précises et de la langue. Or, ce cauchemar sublime porte partout l'empreinte d'une grande confusion d'idées, de sentiments et d'impressions, et toute pleine qu'elle est d'énergie, de verve et de couleur, la langue de Dante est à peine faite.

Shakspeare a produit une série très variée de caractères féminins ou virils ; mais Ophélie, Desdemona, Juliette, Miranda. Sont-elles des types dans le sens antique, c'est-à-dire dans le sens uniquement vrai du terme ? Non, à coup sûr. Ce sont de riches fantaisies qui charment et qui touchent, mais rien de plus. À l'exception

d'Hamlet, qui échappe à toute définition par son extrême complexité, les caractères virils me semblent de beaucoup supérieurs aux figures féminines. Othello, Macbeth, Richard III, sont conçus avec une grande puissance.

Plus tard, si Milton eût emprunté à l'humanité le magnifique symbole de l'orgueil vaincu mais non humilié, il eut produit un type nouveau analogue au Prométhée. Si Byron, avec ses incontestables qualités de lyrisme et de passion, eût possédé comme Shakespeare quelque force objective, le Giaour, Manfred et Caïn ne fussent pas restés d'unique épreuves de sa personnalité. Seuls, au XVIIIe siècle, Alceste, Tartuffe et Harpagon se rattachent plus étroitement à la grande famille des créations morales de l'antiquité grecque, car ils en possèdent la généralité et la précision. Enfin, pour le compte de l'époque contemporaine, j'affirme qu'il y a aussi loin de Prométhée à Mercadet, que de la lutte contre les dieux aux débats de la police correctionnelle. Or, s'il y a décadence dans l'ordre des conceptions typiques, que dirais-je des grandes compositions elles-mêmes ?

Déjà transformée dans la *Divine Comédie* et dans le *Paradis Perdu*, l'épopée a cessé d'être possible. Faust en est la dernière et la plus éclatante preuve. Artiste admirablement doué, possédant une immense somme intellectuelle, Goethe a moins créé qu'il n'a pensé ; et il s'est trouvé que cet esprit si clair et si maître de soi, sachant tout et disposant à son gré de sa force encyclopédique, n'a conçu, définitivement, qu'un poème plein d'abstractions et d'obscurités mystérieuses à travers lesquelles il est tellement difficile de saisir sa pensée, qu'il le nommait lui-même le livre aux sept sceaux.

Il faut bien reconnaître, en face de tels exemples, que les plus larges sources de la poésie se sont affaiblies graduellement ou taries, et ce n'est pas que je veuille en conclure à l'abaissement du niveau intellectuel dans les temps modernes ; mais les éléments de composition épique n'existent plus. Ces nobles récits qui se déroulaient à travers la vie d'un peuple, qui exprimaient son génie, sa destinée humaine et son idéal religieux, n'ont plus eu de raison d'être du jour où les races ont perdu toute existence propre, tout caractère spécial. Que sera-ce donc si elles en arrivent à ne plus former qu'une même famille, comme se l'imagine partiellement la démocratie contemporaine, qu'une seule agglomération parlant une langue identique, ayant des intérêts sociaux et politiques solidaires, et ne se préoccupant que de les sauvegarder ? Mais il est peu probable que cette espérance se réalise, malheureusement pour la paix, la liberté et le bien-être des peuples, heureusement pour les luttes morales et les conceptions de l'intelligence. Je ne crois donc pas qu'il soit absolument impossible que l'épopée renaisse un jour de la reconstitution et du choc héroïque des nationalités oppressives et opprimés.

Je n'ai nié aucune des époques de l'art. J'admire et je respecte les grands poètes qui se sont succédés depuis Homère ; mais je ne puis me dissimuler que leurs travaux se sont produits à des conditions on ne peut plus défavorables. Je crois que les Ioniens et les Latins possédaient deux idiomes bien supérieurs aux langues modernes en richesse, en clarté et en précision. Je crois, enfin, qu'à génie égal, les œuvres qui nous retracent les origines historiques, qui s'inspirent des traditions anciennes, qui nous reportent au temps où l'homme et la terre étaient jeunes et dans l'éclosion de leur force et de leur beauté, exciteront toujours un intérêt plus profond et plus durable que le tableau daguerréotype des mœurs et des faits contemporains.

Je souhaite, en finissant, que l'aveu sincère de mes prédilections et de mes regrets n'arrête pas le lecteur au seuil de mon livre. A l'exception des deux poèmes qu'il contient, de quelques pièces grecques et d'un certain nombre d'études d'art, il n'est cette fois que trop personnel. *Çunacèpa* m'a été inspiré par un épisode à peine indiqué du *Ramayana*, et le *Runoïa*, par les dernières lignes d'une légende finnoise, qui symbolise l'introduction violente du Christianisme en Finlande.

Quelle que soit d'ailleurs la destinée de ce livre, qu'il mérite ou non le succès inespéré de mon premier recueil, il sera le dernier d'ici à quelques années. J'espère achever, dans cet intervalle, un poème plus étendu et plus sérieux, où je tenterai de renfermer, dans une suite d'actions et de récits épiques, l'histoire de l'ère sacerdotale et héroïque d'une de ces races mystérieuses venues de l'antique Orient pour peupler les déserts de l'Europe.

Chapitre 2

Le sable rouge est comme une mer sans limite, Et qui flambe, muette, affaissée en son lit. Une ondulation immobile remplit L'horizon aux vapeurs de cuivre où l'homme habite.

Nulle vie et nul bruit. Tous les lions repus Dorment au fond de l'ancre éloigné de cent lieues, Et la girafe boit dans les fontaines bleues, Là-bas, sous les dattiers des panthères connus.

Pas un oiseau ne passe en fouettant de son aile L'air épais, où circule un immense soleil. Parfois quelque boa, chauffé dans son sommeil, Fait onduler son dos dont l'écaille étincelle.

Tel l'espace enflammé brûle sous les cieux clairs. Mais, tandis que tout dort aux mornes solitudes, Les éléphants rugueux, voyageurs lents et rudes Vont au pays natal à travers les déserts.

D'un point de l'horizon, comme des masses brunes, Ils viennent, soulevant la poussière, et l'on voit, Pour ne point dévier du chemin le plus droit, Sous leur pied large et sûr crouler au loin les dunes.

Celui qui tient la tête est un vieux chef. Son corps Est gercé comme un tronc que le temps ronge et mine Sa tête est comme un roc, et l'arc de son échine Se voûte puissamment à ses moindres efforts.

Sans ralentir jamais et sans hâter sa marche, Il guide au but certain ses compagnons poudreux; Et, creusant par derrière un sillon sablonneux, Les pèlerins massifs suivent leur patriarche.

L'oreille en éventail, la trompe entre les dents, Ils cheminent, l'oeil clos. Leur ventre bat et fume, Et leur sueur dans l'air embrasé monte en brume ; Et bourdonnent autour mille insectes ardents.

Mais qu'importent la soif et la mouche vorace, Et le soleil cuisant leur dos noir et plissé ? Ils rêvent en marchant du pays délaissé, Des forêts de figuiers où s'abrita leur race.

Ils reverront le fleuve échappé des grands monts, Où nage en mugissant l'hippopotame énorme, Où, blanchis par la Lune et projetant leur forme, Ils descendaient pour boire en écrasant les joncs.

Aussi, pleins de courage et de lenteur, ils passent Comme une ligne noire, au sable illimité ; Et le désert reprend son immobilité Quand les lourds voyageurs à l'horizon s'effacent.

Chapitre 3

Une rose lueur s'épand par les nuées ;
L'horizon se dentelle, à l'Est, d'un vif éclair ;
Et le collier nocturne, en perles dénouées,
S'égrène et tombe dans la mer.

Toute une part du ciel se vêt de molles flammes
Qu'il agrafe à son faite étincelant et bleu.
Un pan traîne et rougit l'émeraude des lames
D'une pluie aux gouttes de feu.

Des bambous éveillés où le vent bat des ailes,
Des letchis au fruit pourpre et des cannelliers
Pétille la rosée en gerbes d'étincelles,
Montent des bruits frais, par milliers.

Et des monts et des bois, des fleurs, des hautes mousses,
Dans l'air tiède et subtil, brusquement dilaté,
S'épanouit un flot d'odeurs fortes et douces,
Plein de fièvre et de volupté.

Par les sentiers perdus au creux des forêts vierges
Où l'herbe épaisse fume au soleil du matin ;
Le long des cours d'eau vive encaissés dans leurs berges,
Sous de verts arceaux de rotin ;

La reine de Java, la noire chasseresse,
Avec l'aube, revient au gîte où ses petits
Parmi les os luisants miaulent de détresse,
Les uns sous les autres blottis.

Inquiète, les yeux aigus comme des flèches,
Elle ondule, épiant l'ombre des rameaux lourds.
Quelques taches de sang, éparses, toutes fraîches,
Mouillent sa robe de velours.

Elle traîne après elle un reste de sa chasse,
Un quartier du beau cerf qu'elle a mangé la nuit ;
Et sur la mousse en fleur une effroyable trace
Rouge, et chaude encore, la suit.

Autour, les papillons et les fauves abeilles
Effleurent à l'envi son dos souple du vol ;
Les feuillages joyeux, de leurs mille corbeilles ;
Sur ses pas parfument le sol.

Le python, du milieu d'un cactus écarlate,
Déroule son écaille, et, curieux témoin,
Par-dessus les buissons dressant sa tête plate,
La regarde passer de loin.

Sous la haute fougère elle glisse en silence,
Parmi les troncs moussus s'enfonce et disparaît.
Les bruits cessent, l'air brûle, et la lumière immense
Endort le ciel et la forêt.

Chapitre 4

Sous le rideau lointain des escarpements sombres La lumière, par flots écumeux, semble choir ; Et les mornes pampas où s'allongent les ombres Frémissent vaguement à la fraîcheur du soir.

Des marais hérissés d'herbes hautes et rudes, Des sables, des massifs d'arbres, des rochers nus, Montent, roulent, épars, du fond des solitudes, De sinistres soupirs au soleil inconnus.

La lune, qui s'allume entre des vapeurs blanches, Sur la vase d'un fleuve aux sourds bouillonnements, Froide et dure, à travers l'épais réseau des branches, Fait reluire le dos rugueux des caïmans.

Les uns, le long du bord traînant leurs cuisses torsées, Pleins de faim, font claquer leurs mâchoires de fer ; D'autres, tels que des troncs vêtus d'âpres écorces, Gisent, entre-bâillant la gueule aux courants d'air.

Dans l'acajou fourchu, lové comme un reptile, C'est l'heure où, l'oeil mi-clos et le muflé en avant, Le chasseur au beau poil flaire une odeur subtile, Un parfum de chair vive égaré dans le vent.

Ramassé sur ses reins musculeux, il dispose Ses ongles et ses dents pour son œuvre de mort ; Il se lisse la barbe avec sa langue rose ; Il laboure l'écorce et l'arrache et la mord.

Tordant sa souple queue en spirale, il en fouette Le tronc de l'acajou d'un brusque enroulement ; Puis sur sa patte roide il allonge la tête, Et, comme pour dormir, il râle doucement.

Mais voici qu'il se tait, et, tel qu'un bloc de pierre, Immobile, s'affaisse au milieu des rameaux : Un grand bœuf des pampas entre dans la clairière, Corne haute et deux jets de fumée aux naseaux.

Celui-ci fait trois pas. La peur le cloue en place : Au sommet d'un tronc noir qu'il effleure en passant, Plantés droit dans sa chair où court un froid de glace, Flambent deux yeux zébrés d'or, d'agate et de sang.

Stupide, vacillant sur ses jambes inertes, Il pousse contre terre un mugissement fou ; Et le jaguar, du creux des branches entr'ouvertes, Se détend comme un arc et le saisit au cou.

Le bœuf cède, en trouant la terre de ses cornes, Sous le choc imprévu qui le force à plier ; Mais bientôt, furieux, par les plaines sans bornes Il emporte au hasard son fauve cavalier.

Sur le sable mouvant qui s'amoncelle en dune, De marais, de rochers, de buissons entravé, Ils passent, aux lueurs blafardes de la lune, L'un ivre, aveugle, en sang, l'autre à sa chair rivé.

Ils plongent au plus noir de l'immobile espace, Et l'horizon recule et s'élargit toujours ; Et, d'instant en instant, leur rumeur qui s'efface Dans la nuit et la mort enfonce ses bruits sourds.

Chapitre 5

Les plaines de la mer, immobiles et nues, Coupent d'un long trait d'or la profondeur des nues. Seul, un rose brouillard, attardé dans les cieux, Se tord languissamment comme un grêle reptile Au faite dentelé des monts silencieux. Un souffle lent, chargé d'une ivresse subtile, Nage sur la savane et les versants moussus Où les taureaux aux poils lustrés, aux cornes hautes, À l'oeil cave et sanglant, musculeux et bossus, Paissent l'herbe salée et rampante des côtes. Deux nègres d'Antongil, maigres, les reins courbés, Les coudes aux genoux, les paumes aux mâchoires, Dans l'abêtissement d'un long rêve absorbés, Assis sur les jarrets, fument leurs pipes noires. Mais, sentant venir l'ombre et l'heure de l'enclos, Le chef accoutumé de la bande farouche, Une bave d'argent aux deux coins de la bouche, Tend son muflé camus, et beugle sur les flots.

Chapitre 6

Étant un vieux chasseur altéré de grand air Et du sang noir des bœufs, il avait l'habitude De contempler de haut les plaines et la mer, Et de rugir en paix, libre en sa solitude.

Aussi, comme un damné qui rôde dans l'enfer, Pour l'inepte plaisir de cette multitude Il allait et venait dans sa cage de fer, Heurtant les deux cloisons avec sa tête rude.

L'horrible sort, enfin, ne devant plus changer, Il cessa brusquement de boire et de manger, Et la mort emporta son âme vagabonde.

Ô cœur toujours en proie à la rébellion, Qui tournes, haletant, dans la cage du monde, Lâche, que ne fais-tu comme a fait ce lion ?

Chapitre 7

Le soleil dans les flots avait noyé ses flammes, La ville s'endormait aux pieds des monts brumeux. Sur de grands rocs lavés d'un nuage écumeux La mer sombre en grondant versait ses hautes lames.

La nuit multipliait ce long gémississement. Nul astre ne luisait dans l'immensité nue ; Seule, la lune pâle, en écartant la nue, Comme une morne lampe oscillait tristement.

Monde muet, marqué d'un signe de colère, Débris d'un globe mort au hasard dispersé, Elle laissait tomber de son orbe glacé Un reflet sépulcral sur l'océan polaire.

Sans borne, assise au nord, sous les cieux étouffants, L'Afrique, s'abritant d'ombre épaisse et de brume, Affamait ses lions dans le sable qui fume, Et couchait près des lacs ses troupeaux d'éléphants.

Mais sur la plage aride, aux odeurs insalubres, Parmi des ossements de bœufs et de chevaux, De maigres chiens, épars, allongeant leurs museaux, Se lamentaient, poussant des hurlements lugubres.

La queue en cercle sous leurs ventres palpitants, L'œil dilaté, tremblant sur leurs pattes fébriles, Accroupis çà et là, tous hurlaient, immobiles, Et d'un frisson rapide agités par instants.

L'écume de la mer collait sur leurs échines De longs poils qui laissaient les vertèbres saillir ; Et, quand les flots par bonds les venaient assaillir, Leurs dents blanches claquaient sous leurs rouges babines.

Devant la lune errante aux livides clartés, Quelle angoisse inconnue, au bord des noires ondes, Faisait pleurer une âme en vos formes immondes ? Pourquoi gémissiez-vous, spectres épouvantés ?

Je ne sais ; mais, ô chiens qui hurlez sur les plages, Après tant de soleils qui ne reviendront plus, J'entends toujours, du fond de mon passé confus, Le cri désespéré de vos douleurs sauvages !

Chapitre 8

Le roi des runes vint des collines sauvages. Tandis qu'il écoutait gronder la sombre mer, L'ours rugir, et pleurer le bouleau des rivages, Ses cheveux flamboyaient dans le brouillard amer.

Le skalde immortel dit : - Quelle fureur t'assiège, Ô sombre mer ? Bouleau pensif du cap brumeux, Pourquoi pleurer ? Vieil ours vêtu de poil de neige, De l'aube au soir pourquoi te lamenter comme eux ?

- Roi des runes ! Lui dit l'arbre au feuillage blême Qu'un âpre souffle emplit d'un long frissonnement, Jamais, sous le regard du bienheureux qui l'aime, Je n'ai vu rayonner la vierge au col charmant.

- Roi des runes ! Jamais, dit la mer infinie, Mon sein froid n'a connu la splendeur de l'été. J'exhale avec horreur ma plainte d'agonie, Mais joyeuse, au soleil, je n'ai jamais chanté.

- Roi des runes ! Dit l'ours, hérissant ses poils rudes, Lui que ronge la faim, le sinistre chasseur ; Que ne suis-je l'agneau des tièdes solitudes Qui pâit l'herbe embaumée et vit plein de douceur ! -

Et le skalde immortel prit sa harpe sonore : Le chant sacré brisa les neuf sceaux de l'hiver ; L'arbre frémit, baigné de rosée et d'aurore ; Des rires éclatants courent sur la mer.

Et le grand ours charmé se dressa sur ses pattes : L'amour ravit le cœur du monstre aux yeux sanglants, Et, par un double flot de larmes écarlates, Ruissela de tendresse à travers ses poils blancs.

Chapitre 9

Par-delà l'escalier des roides Cordillères, Par-delà les brouillards hantés des aigles noirs, Plus haut que les sommets creusés en entonnoirs Où bout le flux sanglant des laves familières, L'envergure pendante et rouge par endroits, Le vaste Oiseau, tout plein d'une morne indolence, Regarde l'Amérique et l'espace en silence, Et le sombre soleil qui meurt dans ses yeux froids. La nuit roule de l'est, où les pampas sauvages Sous les monts étagés s'élargissent sans fin ; Elle endort le Chili, les villes, les rivages, Et la mer Pacifique, et l'horizon divin ; Du continent muet elle s'est emparée : Des sables aux coteaux, des gorges aux versants, De cime en cime, elle enfle, en tourbillons croissants, Le lourd débordement de sa haute marée. Lui, comme un spectre, seul, au front du pic altier, Baigné d'une lueur qui saigne sur la neige, Il attend cette mer sinistre qui l'assiège : Elle arrive, déferle, et le couvre en entier. Dans l'abîme sans fond la Croix australe allume Sur les côtes du ciel son phare constellé. Il râle de plaisir, il agite sa plume, Il érige son cou musculueux et pelé, Il s'enlève en fouettant l'âpre neige des Andes, Dans un cri rauque il monte où n'atteint pas le vent, Et, loin du globe noir, loin de l'astre vivant, Il dort dans l'air glacé, les ailes toutes grandes.

Chapitre 10

Le vert colibri, le roi des collines, Voyant la rosée et le soleil clair
Luire dans son nid tissé d'herbes fines, Comme un frais rayon s'échappe dans l'air.

Il se hâte et vole aux sources voisines OÙ les bambous font le bruit de la mer, OÙ
l'açoka rouge, aux odeurs divines, S'ouvre et porte au cœur un humide éclair.

Vers la fleur dorée il descend, se pose, Et boit tant d'amour dans la coupe rose,
Qu'il meurt, ne sachant s'il l'a pu tarir.

Sur ta lèvre pure, ô ma bien-aimée, Telle aussi mon âme eût voulu mourir
Du premier baiser qui l'a parfumée!

Chapitre 11

Au tintement de l'eau dans les porphyres roux Les rosiers de l'Iran mêlent leurs frais murmures, Et les ramiers rêveurs leurs roucoulements doux. Tandis que l'oiseau grêle et le frelon jaloux, Sifflant et bourdonnant, mordent les figes mûres, Les rosiers de l'Iran mêlent leurs frais murmures Au tintement de l'eau dans les porphyres roux.

Sous les treillis d'argent de la vérandah close, Dans l'air tiède, embaumé de l'odeur des jasmins, Oû la splendeur du jour darde une flèche rose, La persane royale, immobile, repose, Derrière son col brun croisant ses belles mains, Dans l'air tiède, embaumé de l'odeur des jasmins, Sous les treillis d'argent de la vérandah close.

Jusqu'aux lèvres que l'ambre arrondi baise encor, Du cristal d'où s'échappe une vapeur subtile Qui monte en tourbillons légers et prend l'essor, Sur les coussins de soie écarlate, aux fleurs d'or, La branche du hûka rôde comme un reptile Du cristal d'où s'échappe une vapeur subtile Jusqu'aux lèvres que l'ambre arrondi baise encor.

Deux rayons noirs, chargés d'une muette ivresse, Sortent de ses longs yeux entr'ouverts à demi ; Un songe l'enveloppe, un souffle la caresse ; Et parce que l'effluve invincible l'opresse, Parce que son beau sein qui se gonfle a frémi, Sortent de ses longs yeux entr'ouverts à demi Deux rayons noirs, chargés d'une muette ivresse.

Et l'eau vive s'endort dans les porphyres roux, Les rosiers de l'Iran ont cessé leurs murmures, Et les ramiers rêveurs leurs roucoulements doux. Tout se tait. L'oiseau grêle et le frelon jaloux Ne se querellent plus autour des figes mûres. Les rosiers de l'Iran ont cessé leurs murmures, Et l'eau vive s'endort dans les porphyres roux.

Chapitre 12

Derrière les coteaux stériles de Kobbé Comme un bloc rouge et lourd le soleil est tombé ; Un vol de vautours passe et semble le poursuivre. Le ciel terne est rayé de nuages de cuivre ; Et de sombres lueurs, vers l'est, traînent encor, Pareilles aux lambeaux de quelque robe d'or. Le rugueux Sennaar, jonché de pierres rousses Qui hérissent le sable ou déchirent les mousses, À travers la vapeur de ses marais malsains Ondule jusqu'au pied des versants abyssins. La nuit tombe. On entend les koukals aux cris aigres. Les hyènes, secouant le poil de leurs dos maigres, De buissons en buissons se glissent en râlant. L'hippopotame souffle aux berges du Nil blanc Et vautre, dans les joncs rigides qu'il écrase, Son ventre rose et gras tout cuirassé de vase. Autour des flaques d'eau saumâtre où les chakals Par bandes viennent boire, en longeant les nopals, L'aigu fourmillement des stridentes bigaylles S'épaissit et tournoie au-dessus des broussailles ; Tandis que, du désert en Nubie emporté, Un vent âcre, chargé de chaude humidité, Avec une rumeur vague et sinistre, agite Les rudes palmiers-doums où l'ibis fait son gîte.

Voici ton heure, ô roi du Sennaar, ô chef Dont le soleil endort le rugissement bref. Sous la roche concave et pleine d'os qui luisent, Contre l'âpre granit tes ongles durs s'aiguisent. Arquant tes souples reins fatigués du repos, Et ta crinière jaune éparse sur le dos, Tu te lèves, tu viens d'un pas mélancolique Aspirer l'air du soir sur ton seuil famélique, Et, le front haut, les yeux à l'horizon dormant, Tu regardes l'espace et rugis sourdement. Sur la lividité du ciel la lune froide De la proche oasis découpe l'ombre roide, Où, las d'avoir marché par les terrains bourbeux, Les hommes du Darfour font halte avec leurs bœufs. Ils sont couchés là-bas auprès de la citerne Dont un rayon de lune argente l'onde terne. Les uns, ayant mangé le mil et le maïs, S'endorment en parlant du retour au pays ; Ceux-ci, pleins de langueur, rêvant de grasses herbes, Et le mufler enfoui dans leurs fanons superbes, Ruminent lentement sur leur lit de graviers. À toi la chair des bœufs ou la chair des bouviers ! Le vent a consumé leurs feux de ronce sèche ; Ta narine s'emplit d'une odeur vive et fraîche, Ton ventre bat, la faim hérissé tes cheveux, Et tu plonges dans l'ombre en quelques bonds nerveux.

Chapitre 13

Comme le flot des mers ondulant vers les plages, Ô bois, vous déroulez, pleins d'arome et de nids, Dans l'air splendide et bleu, vos houles de feuillages ; Vous êtes toujours vieux et toujours rajeunis.

Le temps a respecté, rois aux longues années, Vos grands fronts couronnés de lianes d'argent ; Nul pied ne foulera vos feuilles non fanées : Vous verrez passer l'homme et le monde changeant.

Vous inclinez d'en haut, au penchant des ravines, Vos rameaux lents et lourds qu'ont brûlés les éclairs ; Qu'il est doux, le repos de vos ombres divines, Aux soupirs de la brise, aux chansons des flots clairs !

Le soleil de midi fait palpiter vos sèves ; Vous siégez, revêtus de sa pourpre, et sans voix ; Mais la nuit, épanchant la rosée et les rêves, Apaise et fait chanter les âmes et les bois.

Par delà les verdeurs des zones maternelles OÙ vous poussez d'un jet vos troncs inébranlés, Seules, plus près du ciel, les neiges éternelles Couvrent de leurs plis blancs les pics immaculés.

Ô bois natal, j'errais sous vos larges ramures L'aube aux flancs noirs des monts marchait d'un pied vermeil ; La mer avec lenteur éveillait ses murmures, Et de tout œil vivant fuyait le doux sommeil.

Au bord des nids, ouvrant ses ailes longtemps closes, L'oiseau disait le jour avec un chant plus frais Que la source agitant les verts buissons de roses, Que le rire amoureux du vent dans les forêts.

Les abeilles sortaient des ruches naturelles Et par essaims vibraient au soleil matinal ; Et, livrant le trésor de leurs corolles frêles, Chaque fleur répandait sa goutte de cristal.

Et le ciel descendait dans les claires rosées Dont la montagne bleue au loin étincelait ; Un mol encens fumait des plantes arrosées Vers la sainte nature à qui mon cœur parlait.

Au fond des bois baignés d'une vapeur céleste, Il était une eau vive où rien ne remuait ; Quelques joncs verts, gardiens de la fontaine agreste, S'y penchaient au hasard en un groupe muet.

Les larges nénuphars, les lianes errantes, Blancs archipels, flottaient enlacés sur les eaux, Et dans leurs profondeurs vives et transparentes Brillait un autre ciel où nageaient les oiseaux.

Ô fraîcheur des forêts, sérénité première, Ô vents qui caressiez les feuillages chanteurs, Fontaine aux flots heureux où jouait la lumière, Éden épanoui sur les vertes hauteurs !

Salut, ô douce paix, et vous, pures haleines, Et vous qui descendiez du ciel et des rameaux, Repos du cœur, oubli de la joie et des peines ! Salut ! ô sanctuaire interdit à nos maux !

Et, sous le dôme épais de la forêt profonde, Aux réduits du lac bleu dans les bois épanché, Dormait, enveloppé du suaire de l'onde, Un mort, les yeux au ciel, sur le sable couché.

Il ne sommeillait pas, calme comme Ophélie, Et souriant comme elle, et les bras sur le sein ; Il était de ces morts que bientôt on oublie ; Pâle et triste, il songeait au fond du clair bassin.

La tête au dur regard reposait sur la pierre ; Aux replis de la joue où le sable brillait, On eût dit que des pleurs tombaient de la paupière Et que le cœur encor par instants tressaillait.

Sur les lèvres errait la sombre inquiétude. Immobile, attentif, il semblait écouter Si quelque pas humain, troublant la solitude, De son suprême asile allait le rejeter.

Jeune homme, qui choisis pour ta couche azurée
La fontaine des bois aux flots silencieux,
Nul ne sait la liqueur qui te fut mesurée
Au calice éternel des esprits soucieux.

De quelles passions ta jeunesse assaillie
Vint-elle ici chercher le repos dans la mort ?
Ton âme à son départ ne fut pas recueillie,
Et la vie a laissé sur ton front un remord.

Pourquoi jusqu'au tombeau cette tristesse amère ?
Ce cœur s'est-il brisé pour avoir trop aimé ?
La blanche illusion, l'espérance éphémère
En s'envolant au ciel l'ont-elles vu fermé ?

Tu n'es pas né sans doute au bord des mers dorées,
Et tu n'as pas grandi sous les divins palmiers ;
Mais l'avare soleil des lointaines contrées
N'a pas mûri la fleur de tes songes premiers.

À l'heure où de ton sein la flamme fut ravie,
Ô jeune homme qui vins dormir en ces beaux lieux,
Une image divine et toujours poursuivie,
Un ciel mélancolique ont passé dans tes yeux.

Si ton âme ici-bas n'a point brisé sa chaîne,
Si la source au flot pur n'a point lavé tes pleurs,
Si tu ne peux partir pour l'étoile prochaine,
Reste, épuise la vie et tes chères douleurs !

Puis, ô pâle étranger, dans ta fosse bleuâtre,
Libre des maux soufferts et d'une ombre voilé,
Que la nature au moins ne te soit point marâtre !
Repose entre ses bras, paisible et consolé.

Tel je songeais. Les bois, sous leur ombre odorante,
Épanchant un concert que rien ne peut tarir,
Sans m'écouter, berçaient leur gloire indifférente,
Ignorant que l'on souffre et qu'on puisse en mourir.

La fontaine limpide, en sa splendeur native,
Réfléchissait toujours les cieux de flamme emplis,
Et sur ce triste front nulle haleine plaintive
De flots riants et purs ne vint rider les plis.

Sur les blancs nénuphars l'oiseau ployant ses ailes
Buvait de son bec rose en ce bassin charmant
Et, sans penser aux morts, tout couvert d'étincelles,
Volait sécher sa plume au tiède firmament.

La nature se rit des souffrances humaines ; Ne contemplant jamais que sa propre grandeur, Elle dispense à tous ses forces souveraines Et garde pour sa part le calme et la splendeur.

Chapitre 14

La gorge est pleine d'ombre où, sous les bambous grêles, Le soleil au zénith n'a jamais resplendi, Où les filtrations des sources naturelles S'unissent au silence enflammé de midi.

De la lave durcie aux fissures moussues, Au travers des lichens l'eau tombe en ruisselant, S'y perd, et, se creusant de soudaines issues, Germe et circule au fond parmi le gravier blanc.

Un bassin aux reflets d'un bleu noir y repose, Morne et glacé, tandis que, le long des blocs lourds, La liane en treillis suspend sa cloche rose, Entre d'épais gazons aux touffes de velours.

Sur les rebords saillants où le cactus éclate, Errant des vétivers aux aloès fleuris, Le cardinal, vêtu de sa plume écarlate, En leurs nids cotonneux trouble les colibris.

Les martins au bec jaune et les vertes perruches, Du haut des pics aigus, regardent l'eau dormir, Et, dans un rayon vif, autour des noires ruches, On entend un vol d'or tournoyer et frémir.

Soufflant leur vapeur chaude au-dessus des arbustes, Suspendus au sentier d'herbe rude entravé, Des bœufs de Tamatave, indolents et robustes, Hument l'air du ravin que l'eau vive a lavé ;

Et les grands papillons aux ailes magnifiques, La rose sauterelle, en ses bonds familiers, Sur leur bosse calleuse et leurs reins pacifiques Sans peur du fouet velu se posent par milliers.

À la pente du roc que la flamme pénètre, Le lézard souple et long s'enivre de sommeil, Et, par instants, saisi d'un frisson de bien-être, Il agite son dos d'émeraude au soleil.

Sous les réduits de mousse où les cailles replètes
De la chaude savane évitent
les ardeurs, Glissant sur le velours de leurs pattes discrètes
L'oeil mi-clos de désir,
rampent les chats rôdeurs.

Et quelque Noir, assis sur un quartier de lave, Gardien des bœufs épars paissant
l'herbage amer, Un haillon rouge aux reins, fredonne un air saklave, Et songe à la
grande Île en regardant la mer.

Ainsi, sur les deux bords de la gorge profonde, Rayonne, chante et rêve, en un
même moment, Toute forme vivante et qui fourmille au monde Mais formes, sons,
couleurs, s'arrêtent brusquement.

Plus bas, tout est muet et noir au sein du gouffre, Depuis que la montagne, en
émergeant des flots, Rugissante, et par jets de granit et de soufre, Se figea dans le
ciel et connut le repos.

À peine une échappée, étincelante et bleue, Laisse-t-elle entrevoir, en un pan
du ciel pur, Vers Rodrigue ou Ceylan le vol des paille-en-queue, Comme un flocon
de neige égaré dans l'azur.

Hors ce point lumineux qui sur l'onde palpite, La ravine s'endort dans l'immo-
bile nuit ; Et quand un roc miné d'en haut s'y précipite, Il n'éveille pas même un
écho de son bruit.

Pour qui sait pénétrer, Nature, dans tes voies, L'illusion t'enserme et ta surface
ment : Au fond de tes fureurs, comme au fond de tes joies, Ta force est sans ivresse
et sans emportement.

Tel, parmi les sanglots, les rires et les haines, Heureux qui porte en soi, d'in-
différence empli, Un impassible cœur sourd aux rumeurs humaines, Un gouffre
inviolé de silence et d'oubli !

La vie a beau frémir autour de ce cœur morne, Muet comme un ascète absorbé
par son Dieu ; Tout roule sans écho dans son ombre sans borne, Et rien n'y luit du
ciel, hormis un trait de feu.

Mais ce peu de lumière à ce néant fidèle, C'est le reflet perdu des espaces meilleurs !
C'est ton rapide éclair, Espérance éternelle, Qui l'éveille en sa tombe et le convie
ailleurs !

Chapitre 15

Depuis le jour antique où germa sa semence, Cette forêt sans fin, aux feuillages houleux, S'enfoncé puissamment dans les horizons bleus Comme une sombre mer qu'enfle un soupir immense.

Sur le sol convulsif l'homme n'était pas né Qu'elle emplissait déjà, mille fois séculaire, De son ombre, de son repos, de sa colère, Un large pan du globe encore décharné.

Dans le vertigineux courant des heures brèves, Du sein des grandes eaux, sous les cieux rayonnants, Elle a vu tour à tour jaillir des continents Et d'autres s'engloutir au loin, tels que des rêves.

Les étés flamboyants sur elle ont resplendi, Les assauts furieux des vents l'ont secouée, Et la foudre à ses troncs en lambeaux s'est nouée ; Mais en vain : l'indomptable a toujours reverdi.

Elle roule, emportant ses gorges, ses cavernes, Ses blocs moussus, ses lacs hérissés et fumants Où, par les mornes nuits, geignent les caïmans Dans les roseaux bourbeux où luisent leurs yeux ternes ;

Ses gorilles ventrus hurlant à pleine voix, Ses éléphants gercés comme une vieille écorce, Qui, rompant les halliers effondrés de leur force, S'enivrent de l'horreur ineffable des bois ;

Ses buffles au front plat, irritables et louches, Enfouis dans la vase épaisse des grands trous, Et ses lions rêveurs traînant leurs cheveux roux Et balayant du fouet l'essaim strident des mouches ;

Ses fleuves monstrueux, débordants, vagabonds, Tombés des pics lointains, sans noms et sans rivages, Qui versent brusquement leurs écumes sauvages De gouffre en gouffre avec d'irrésistibles bonds.

Et des ravins, des rocs, de la fange, du sable, Des arbres, des buissons, de l'herbe, incessamment Se prolonge et s'accroît l'ancien rugissement Qu'a toujours exhalé son sein impérissable.

Les siècles ont coulé, rien ne s'est épuisé, Rien n'a jamais rompu sa vigueur immortelle; Il faudrait, pour finir, que, trébuchant sous elle, Le terre s'écroulât comme un vase brisé.

Ô forêt! Ce vieux globe a bien des ans à vivre; N'en attends point le terme et crains tout de demain, Ô mère des lions, ta mort est en chemin, Et la hache est au flanc de l'orgueil qui t'enivre.

Sur cette plage ardente où tes rudes massifs, Courbant le dôme lourd de leur verdure première, Font de grands morceaux d'ombre entourés de lumière Où méditent debout tes éléphants pensifs;

Comme une irruption de fourmis en voyage Qu'on écrase et qu'on brûle et qui marchent toujours, Les flots t'apporteront le roi des derniers jours, Le destructeur des bois, l'homme au pâle visage.

Il aura tant rongé, tari jusqu'à la fin Le monde où pullulait sa race inassouvie, Qu'à ta pleine mamelle où regorge la vie Il se cramponnera dans sa soif et sa faim.

Il déracinera tes baobabs superbes, Il creusera le lit de tes fleuves domptés; Et tes plus forts enfants fuiront épouvantés Devant ce vermisseau plus frêle que tes herbes.

Mieux que la foudre errant à travers tes fourrés, Sa torche embrasera coteau, vallon et plaine; Tu t'évanouiras au vent de son haleine; Son œuvre grandira sur tes débris sacrés.

Plus de fracas sonore aux parois des abîmes; Des rires, des bruits vils, des cris de désespoir. Entre des murs hideux un fourmillement noir; Plus d'arceaux de feuillage aux profondeurs sublimes.

Mais tu pourras dormir, vengeance et sans regret, Dans la profonde nuit où tout doit redescendre : Les larmes et le sang arroseront ta cendre, Et tu rejailliras de la nôtre, ô forêt!

Chapitre 16

Sur la côte d'un beau pays, Par delà les flots Pacifiques, Deux hauts palmiers épanouis Bercent leurs palmes magnifiques.

À leur ombre, tel qu'un Nabab Qui, vers midi, rêve et repose, Dort un grand tigre du Pendj-Ab, Allongé sur le sable rose ;

Et, le long des fûts lumineux, Comme au paradis des genèses, Deux serpents enroulent leurs nœuds Dans une spirale de braises.

Auprès, un golfe de satin, Où le feuillage se reflète, Baigne un vieux palais byzantin De brique rouge et violette.

Puis, des cygnes noirs, par milliers, L'aile ouverte au vent qui s'y joue, Ourlent, au bas des escaliers, L'eau diaphane avec leur proue.

L'horizon est immense et pur ; À peine voit-on, aux cieux calmes, Descendre et monter dans l'azur La palpitation des palmes.

Mais voici qu'au couchant vermeil L'oiseau Rok s'enlève, écarlate : Dans son bec il tient le soleil, Et des foudres dans chaque patte.

Sur le poitrail du vieil oiseau, Qui fume, pétille et s'embrase, L'astre coule et fait un ruisseau Couleur d'or, d'ambre et de topaze.

Niagara resplendissant, Ce fleuve s'écroule aux nuées, Et rejaillit en y laissant Des écumes d'éclairs trouées.

Soudain le géant Orion, Ou quelque sagittaire antique, Du côté du septentrion Dresse sa stature athlétique.

Le Chasseur tend son arc de fer Tout rouge au sortir de la forge, Et, faisant un pas sur la mer, Transperce le Rok à la gorge.

D'un coup d'aile l'oiseau sanglant S'enfonce à travers l'étendue; Et le soleil tombe en brûlant, Et brise sa masse éperdue.

Alors des volutes de feu Dévorent d'immenses prairies, S'élancent, et, du zénith bleu, Pleuvent en flots de pierreries.

Sur la face du ciel mouvant Gisent de flamboyants décombres; Un dernier jet exhale au vent Des tourbillons de pourpre et d'ombres;

Et, se dilatant par bonds lourds, Muette, sinistre, profonde, La nuit traîne son noirs velours Sur la solitude du monde.

Chapitre 17

redirection

Chapitre 18

Sous la nue où le vent qui roule Mugit comme un troupeau de bœufs, Dans l'ombre la mer dresse en foule Les cimes de ses flots bourbeux.

Tous les démons de l'Atlantique, Cheveux épars et bras tordus, Dansent un sabbat fantastique Autour des marins éperdus.

Souffleurs, cachalots et baleines, Mâchant l'écume, ivres de bruit, Mêlent leurs bonds et leurs haleines Aux convulsions de la nuit.

Assiégé d'écumes livides, Le navire, sous ce fardeau, S'enfonce aux solitudes vides, Creusant du front les masses d'eau.

Il se cabre, tremble, s'incline, S'enlève de l'Océan noir, Et du sommet d'une colline Tournoie au fond d'un entonnoir.

Et nul astre au ciel lourd ne flotte ; Toujours un fracas rauque et dur D'un souffle égal hurle et sanglote Au travers de l'espace obscur.

Du côté vague où l'on gouverne, Brusquement, voici qu'au regard S'entr'ouvre une étroite caverne Où palpite un reflet blafard.

Bientôt, du faite de ce porche Qui se hausse en s'élargissant, On voit pendre, lugubre torche, Une moitié de lune en sang.

Le vent furieux la travaille, Et l'éparpille quelquefois En rouges flammèches de paille Contre les géantes parois ;

Mais, dans cet antre, à pleines voiles, Le navire, hors de l'enfer, S'élance au-devant des étoiles, Couvert des baves de la mer.

Chapitre 19

Tombez, ô perles dénouées, Pâles étoiles, dans la mer. Un brouillard de roses nuées Émerge de l'horizon clair; À l'Orient plein d'étincelles Le vent joyeux bat de ses ailes L'onde que brode un vif éclair. Tombez, ô perles immortelles, Pâles étoiles, dans la mer.

Plongez sous les écumes fraîches De l'Océan mystérieux. La lumière crible de flèches Le faite des monts radieux, Mille et mille cris, par fusées, Sortent des bois lourds de rosées; Une musique vole aux cieux. Plongez, de larmes arrosées, Dans l'Océan mystérieux.

Fuyez, astres mélancoliques, Ô Paradis lointains encor! L'aurore aux lèvres métalliques Rit dans le ciel et prend l'essor; Elle se vêt de molles flammes, Et sur l'émeraude des lames Fait pétiller des gouttes d'or. Fuyez, mondes où vont les âmes, Ô Paradis lointains encor!

Allez, étoiles, aux nuits douces, Aux cieux muets de l'Occident. Sur les feuillages et les mousses Le soleil darde un oeil ardent; Les cerfs, par bonds, dans les vallées, Se baignent aux sources troublées, Le bruit des hommes va grondant. Allez, ô blanches exilées, Aux cieux muets de l'Occident.

Heureux qui vous suit, clartés mornes, Ô lampes qui versez l'oubli! Comme vous, dans l'ombre sans bornes, Heureux qui roule enseveli! Celui-là vers la paix s'élançe : Haine, amour, larmes, violence, Ce qui fut l'homme est aboli. Donnez-nous l'éternel silence, Ô lampes qui versez l'oubli!

Chapitre 20

Une étoile d'or là-bas illumine
Le bleu de la nuit, derrière les monts.
La lune blanchit la verte colline :
- Pourquoi pleures-tu, petite Christine ?
Il est tard, dormons.

- Mon fiancé dort sous la noire terre,
Dans la froide tombe il rêve de nous.
Laissez-moi pleurer, ma peine est amère ;
Laissez-moi gémir et veiller, ma mère :
Les pleurs me sont doux.

La mère repose, et Christine pleure,
Immobile auprès de l'âtre noirci.
Au long tintement de la douzième heure,
Un doigt léger frappe à l'humble demeure :
- Qui donc vient ici ?

- Tire le verrou, Christine, ouvre vite :
C'est ton jeune ami, c'est ton fiancé.
Un suaire étroit à peine m'abrite ;
J'ai quitté pour toi, ma chère petite,
Mon tombeau glacé. -

Et cœur contre cœur tous deux ils s'unissent.
Chaque baiser dure une éternité :
Les baisers d'amour jamais ne finissent.
Ils causent longtemps ; mais les heures glissent,
Le coq a chanté.

Le coq a chanté, voici l'aube claire ;
L'étoile s'éteint, le ciel est d'argent.
- Adieu, mon amour, souviens-toi, ma chère !
Les morts vont rentrer dans la noire terre,
Jusqu'au jugement.

- Ô mon fiancé, souffres-tu, dit-elle,
Quand le vent d'hiver gémit dans les bois,
Quand la froide pluie aux tombeaux ruisselle ?
Pauvre ami, couché dans l'ombre éternelle,
Entends-tu ma voix ?

- Au rire joyeux de ta lèvre rose,
Mieux qu'au soleil d'or le pré rougissant,
Mon cercueil s'emplit de feuilles de rose ;
Mais tes pleurs amers dans ma tombe close
Font pleuvoir du sang.

Ne pleure jamais ! Ici-bas tout cesse,
Mais le vrai bonheur nous attend au ciel.
Si tu m'as aimé, garde ma promesse :
Dieu nous rendra tout, amour et jeunesse,
Au jour éternel.

- Non ! Je t'ai donné ma foi virginale ;
Pour me suivre aussi, ne mourrais-tu pas ?
Non ! Je veux dormir ma nuit nuptiale,
Blanche, à tes côtés, sous la lune pâle,
Morte entre tes bras ! -

Lui ne répond rien. Il marche et la guide.
À l'horizon bleu le soleil paraît.
Ils hâtent alors leur course rapide,
Et vont, traversant sur la mousse humide
La longue forêt.

Voici les pins noirs du vieux cimetière.
- Adieu, quitte-moi, reprends ton chemin ;
Mon unique amour, entends ma prière ! -

Mais elle au tombeau descend la première,
Et lui tend la main.

Et, depuis ce jour, sous la croix de cuivre,
Dans la même tombe ils dorment tous deux.
Ô sommeil divin dont le charme enivre !
Ils aiment toujours. Heureux qui peut vivre
Et mourir comme eux !

Chapitre 21

Un beau soir revêt de chaudes couleurs
Les massifs touffus pleins d'oiseaux siffleurs
Qui, las de chansons, de jeux, de querelles,
Le col sous la plume, et près de dormir,
Écotent encor doucement frémir
L'onde aux gerbes grêles.

D'un ciel attiédi le souffle léger
Dans le sycomore et dans l'oranger
Verse en se jouant ses vagues murmures ;
Et sur le velours des gazons épais
L'ombre diaphane et la molle paix
Tombent des ramures.

C'est l'heure où s'en vient la vierge Ayscha
Que le vieil émyr, tout le jour, cacha
Sous la persienne et les fines toiles,
Montrer, seule et libre, aux jalouses nuits,
Ses yeux, charmants, purs de pleurs et d'ennuis,
Tels que deux étoiles.

Son père qui l'aime, Abd-El-Nur-Eddin,
Lui permet d'errer dans ce frais jardin,
Quand le jour qui brûle au couchant décline
Et, laissant Cordoue aux dômes d'argent,
Dore, à l'horizon, d'un reflet changeant,
La haute colline.

Allant et venant, du myrte au jasmin,
Elle se promène et songe en chemin.

Blanc, rose, à demi hors de la babouche,
Dans l'herbe et les fleurs brille son pied nu ;
Un air d'innocence, un rire ingénu
 Flotte sur sa bouche.

Le long des rosiers elle marche ainsi.
La nuit est venue, et, soudain, voici
Qu'une voix sonore et tendre la nomme.
Surprise, Ayscha découvre en tremblant
Derrière elle, calme et vêtu de blanc,
 Un pâle jeune homme.

Il est noble et grand comme Gabriel
Qui mena jadis au septième ciel
L'envoyé d'Allah, le très saint prophète.
De ses cheveux blonds le rayonnement
L'enveloppe et fait luire chastement
 Sa beauté parfaite.

Ayscha le voit, l'admire et lui dit :
- Jeune homme, salut ! Ton front resplendit
Et tes yeux sont pleins de lueurs étranges.
Parle, tous tes noms, quels sont-ils ? Dis-les.
N'es-tu point khalife ? As-tu des palais ?
 Es-tu l'un des anges ? -

Le jeune homme alors dit en souriant :
- Je suis fils de roi, je viens d'orient ;
Mon premier palais fut un toit de chaume,
Mais le monde entier ne peut m'enfermer.
Je te donnerai, si tu veux m'aimer,
 Mon riche royaume.

- Oui, dit Ayscha, je le veux. Allons !
Mais comment sortir, si nous ne volons
Comme les oiseaux ? Moi, je n'ai point d'ailes ;
Et, sous le grand mur de fer hérissé,
Abd-El-Nur-Eddin, mon père, a placé
 Des gardes fidèles.

- L'amour est plus fort que le fin acier.
Mieux que sur les monts l'aigle carnassier,
Et plus haut, l'amour monte et va sans trêve.
Qui peut résister à l'amour divin ?
Après de l'amour, enfant, tout est vain
Et tout n'est qu'un rêve ! -

Maisons, grilles, murs, rentrent dans la nuit ;
Le jardin se trouble et s'évanouit.
Ils s'en vont tous deux à travers la plaine,
Longtemps, bien longtemps, et l'enfant, hélas !
Sent les durs cailloux meurtrir ses pieds las
Et manque d'haleine.

- Ô mon cher seigneur, Allah m'est témoin
Que je t'aime, mais ton royaume est loin !
Arriverons-nous avant que je meure ?
Mon sang coule, j'ai bien soif et bien faim ! -
Une maison noire apparaît enfin.
- Voici ma demeure.

Mon nom est Jésus. Je suis le pêcheur
Qui prend dans ses rets l'âme en sa fraîcheur.
Je t'aime, Ayscha ; calme tes alarmes ;
Car, pour enrichir ta robe d'hymen,
Vois, j'ai recueilli, fleur de l'Yémen,
Ton sang et tes larmes !

Tu me reverras du cœur et des yeux,
Et je te réserve, enfant, dans mes cieux,
La vie éternelle après cette terre ! -
Parmi les vivants morte désormais,
La vierge Ayscha ne sortit jamais
Du noir monastère.

Chapitre 22

Ni bruits d'aile, ni sons d'eau vive, ni murmures ; La cendre du soleil nage sur l'herbe en fleur, Et de son bec furtif le bengali siffleur Boit, comme un sang doré, le jus des mangues mûres.

Dans le verger royal où rougissent les mûres, Sous le ciel clair qui brûle et n'a plus de couleur, Leïlah, languissante et rose de chaleur, Clôt ses yeux aux longs cils à l'ombre des ramures.

Son front ceint de rubis presse son bras charmant ; L'ambre de son pied nu colore doucement Le treillis emperlé de l'étroite babouche.

Elle rit et sommeille et songe au bien-aimé, Telle qu'un fruit de pourpre, ardent et parfumé, Qui rafraîchit le cœur en altérant la bouche.

Chapitre 23

Sous un nuage frais de claire mousseline, Tous les dimanches au matin, Tu venais à la ville en manchy de rotin, Par les rampes de la colline.

La cloche de l'église alertement tintait Le vent de mer berçait les cannes ; Comme une grêle d'or, aux pointes des savanes, Le feu du soleil crépitait.

Le bracelet aux poings, l'anneau sur la cheville, Et le mouchoir jaune aux chignons, Deux Telingas portaient, assidus compagnons, Ton lit aux nattes de Manille.

Ployant leur jarret maigre et nerveux, et chantant, Souples dans leurs tuniques blanches, Le bambou sur l'épaule et les mains sur les hanches, Ils allaient le long de l'Étang.

Le long de la chaussée et des varangues basses Où les vieux créoles fumaient, Par les groupes joyeux des Noirs, ils s'animaient Au bruit des bobres Madécasses.

Dans l'air léger flottait l'odeur des tamarins ; Sur les houles illuminées, Au large, les oiseaux, en d'immenses traînées, Plongeaient dans les brouillards marins

Et tandis que ton pied, sorti de la babouche, Pendait, rose, au bord du manchy, À l'ombre des Bois-Noirs touffus et du Letchi Aux fruits moins pourprés que ta bouche ;

Tandis qu'un papillon, les deux ailes en fleur, Teinté d'azur et d'écarlate, Se posait par instants sur ta peau délicate En y laissant de sa couleur ;

On voyait, au travers du rideau de batiste, Tes boucles dorer l'oreiller, Et, sous leurs cils mi-clos, feignant de sommeiller, Tes beaux yeux de sombre améthyste.

Tu t'en venais ainsi, par ces matins si doux, De la montagne à la grand'messe,
Dans ta grâce naïve et ta rose jeunesse, Au pas rythmé de tes Hindous.

Maintenant, dans le sable aride de nos grèves, Sous les chiendents, au bruit des
mers, Tu reposes parmi les morts qui me sont chers, Ô charme de mes premiers
rêves!

Chapitre 24

Couronnés de thym et de marjolaine, Les elfes joyeux dansent sur la plaine.

Du sentier des bois aux daims familier, Sur un noir cheval, sort un chevalier. Son éperon d'or brille en la nuit brune ; Et, quand il traverse un rayon de lune, On voit resplendir, d'un reflet changeant, Sur sa chevelure un casque d'argent.

Couronnés de thym et de marjolaine, Les elfes joyeux dansent sur la plaine.

Ils l'entourent tous d'un essaim léger Qui dans l'air muet semble voltiger. - Hardi chevalier, par la nuit sereine, Où vas-tu si tard ? Dit la jeune reine. De mauvais esprits hantent les forêts ; Viens danser plutôt sur les gazons frais.

Couronnés de thym et de marjolaine, Les elfes joyeux dansent sur la plaine.

- Non ! Ma fiancée aux yeux clairs et doux M'attend, et demain nous serons époux. Laissez-moi passer, elfes des prairies, Qui foulez en rond les mousses fleuries ; Ne m'attardez pas loin de mon amour, Car voici déjà les lueurs du jour.

Couronnés de thym et de marjolaine, Les elfes joyeux dansent sur la plaine.

- Reste, chevalier. Je te donnerai L'opale magique et l'anneau doré, Et, ce qui vaut mieux que gloire et fortune, Ma robe filée au clair de la lune. - Non ! Dit-il. - Va donc ! - Et de son doigt blanc Elle touche au cœur le guerrier tremblant.

Couronnés de thym et de marjolaine, Les elfes joyeux dansent sur la plaine.

Et sous l'éperon le noir cheval part. Il court, il bondit et va sans retard ; Mais le chevalier frissonne et se penche ; Il voit sur la route une forme blanche Qui marche sans bruit et lui tend les bras : - Elfe, esprit, démon, ne m'arrête pas !

Couronnés de thym et de marjolaine, Les elfes joyeux dansent sur la plaine.

Ne m'arrête pas, fantôme odieux! Je vais épouser ma belle aux doux yeux. - Ô mon cher époux, la tombe éternelle Sera notre lit de noce, dit-elle. Je suis morte!
- Et lui, la voyant ainsi, D'angoisse et d'amour tombe mort aussi.

Couronnés de thym et de marjolaine, Les elfes joyeux dansent sur la plaine.

Chapitre 25

I

Trois spectres familiers hantent mes heures sombres. Sans relâche, à jamais, perpétuellement, Du rêve de ma vie ils traversent les ombres.

Je les regarde avec angoisse et tremblement. Ils se suivent, muets comme il convient aux âmes, Et mon coeur se contracte et saigne en les nommant.

Ces magnétiques yeux, plus aigus que des lames, Me blessent fibre à fibre et filtrent dans ma chair ; La moelle de mes os gèle à leurs mornes flammes.

Sur ces lèvres sans voix éclate un rire amer. Ils m'entraînent, parmi la ronce et les décombres, Très loin, par un ciel lourd et terne de l'hiver.

Trois spectres familiers hantent mes heures sombres.

II

Ces spectres ! on dirait en vérité des morts, Tant leur face est livide et leurs mains sont glacées. Ils vivent cependant : ce sont mes trois remords.

Que ne puis-je tarir le flot de mes pensées, Et dans l'abîme noir et vengeur de l'oubli Noyer le souvenir des ivresses passées !

J'ai brûlé les parfums dont vous m'aviez empli ; Le flambeau s'est éteint sur l'autel en ruines ; Tout, fumée et poussière, est bien enseveli.

Rien ne renaîtra plus de tant de fleurs divines, Car du rosier céleste, hélas ! sans trop d'efforts, Vous avez bu la sève et tranché les racines.

Ces spectres ! on dirait en vérité des morts !

III

Les trois spectres sont là qui dardent leurs prunelles. Je revois le soleil des paradis perdus ! L'espérance sacrée en chantant bat des ailes.

Et vous, vers qui montaient mes désirs éperdus, Chères âmes, parlez, je vous ai tant aimées ! Ne me rendez-vous plus les biens qui me sont dus ?

Au nom de cet amour dont vous fûtes charmées, Laissez comme autrefois rayonner vos beaux yeux ; Déroulez sur mon coeur vos tresses parfumées !

Mais tandis que la nuit lugubre étreint les cieux, Debout, se détachant de ces brumes mortelles, Les voici devant moi, blancs et silencieux.

Les trois spectres sont là qui dardent leurs prunelles.

IV

Oui ! le dogme terrible, ô mon coeur, a raison. En vain les songes d'or y versent leurs délices, Dans la coupe où tu bois nage un secret poison.

Tout homme est revêtu d'invisibles cilices ; Et dans l'enivrement de la félicité La guêpe du désir ravive nos supplices.

Frémirons-nous toujours sous ce vol irrité ? N'arracherons-nous point ce dard qui nous torture ? Ni dans ce monde, ni dans notre éternité.

La vieille Illusion fait de nous sa pâture ; Nul captif n'atteindra le seuil de sa prison ; Et la guêpe est au sein de l'immense nature.

Oui ! le dogme terrible, ô mon coeur, a raison.

Chapitre 26

Tels que la haute mer contre les durs rivages, À la grande tuerie ils se sont tous rués, Ivres et haletants, par les boulets troués, En d'épais tourbillons pleins de clameurs sauvages.

Sous un large soleil d'été, de l'aube au soir, Sans relâche, fauchant les blés, brisant les vignes, Longs murs d'hommes, ils ont poussé leurs sombres lignes, Et là, par blocs entiers, ils se sont laissés choir.

Puis, ils se sont liés en étreintes féroces, Le souffle au souffle uni, l'oeil de haine chargé. Le fer d'un sang fiévreux à l'aise s'est gorgé ; La cervelle a jailli sous la lourdeur des crosses.

Victorieux, vaincus, fantassins, cavaliers, Les voici maintenant, blêmes, muets, farouches, Les poings fermés, serrant les dents, et les yeux louches, Dans la mort furieuse étendus par milliers.

La pluie, avec lenteur lavant leurs pâles faces, Aux pentes du terrain fait murmurer ses eaux Et par la morne plaine où tourne un vol d'oiseaux Le ciel d'un soir sinistre estompe au loin leurs masses.

Tous les cris se sont tus, les râles sont poussés. Sur le sol bossué de tant de chair humaine, Aux dernières lueurs du jour on voit à peine Se tordre vaguement des corps entrelacés ;

Et là-bas, du milieu de ce massacre immense, Dressant son cou roidi, percé de coups de feu, Un cheval jette au vent un rauque et triste adieu Que la nuit fait courir à travers le silence.

Ô boucherie! Ô soif du meurtre! acharnement Horrible! odeur des morts qui suffoques et navres! Soyez maudits devant ces cent mille cadavres Et la stupide horreur de cet égorgement.

Mais, sous l'ardent soleil ou sur la plaine noire, Si, heurtant de leur cœur la gueule du canon, Ils sont morts, Liberté, ces braves, en ton nom, Béni soit le sang pur qui fume vers ta gloire!

Chapitre 27

Autrefois, quand l'essaim fougueux des premiers rêves Sortait en tourbillons de mon cœur transporté ; Quand je restais couché sur le sable des grèves, La face vers le ciel et vers la liberté ;

Quand, chargé du parfum des hautes solitudes, Le vent frais de la nuit passait dans l'air dormant, Tandis qu'avec lenteur, versant ses flots moins rudes, La mer calme grondait mélancoliquement ;

Quand les astres muets, entrelaçant leurs flammes, Et toujours jaillissant de l'espace sans fin, Comme une grêle d'or pétillaient sur les lames Ou remontaient nager dans l'océan divin ;

Incliné sur le gouffre inconnu de la vie, Palpitant de terreur joyeuse et de désir, Quand j'embrassais dans une irrésistible envie L'ombre de tous les biens que je n'ai pu saisir ;

Ô nuits du ciel natal, parfums des vertes cimes, Noirs feuillages emplis d'un vague et long soupir, Et vous, mondes, brûlant dans vos steppes sublimes, Et vous, flots qui chantiez, près de vous assoupir !

Ravissements des sens, vertiges magnétiques Où l'on roule sans peur, sans pensée et sans voix ! Inertes voluptés des ascètes antiques Assis, les yeux ouverts, cent ans, au fond des bois !

Nature ! Immensité si tranquille et si belle, Majestueux abîme où dort l'oubli sacré, Que ne me plongeais-tu dans ta paix immortelle, Quand je n'avais encor ni souffert ni pleuré ?

Laissant ce corps d'une heure errer à l'aventure, Par le torrent banal de la foule emporté, Que n'en détachais-tu l'âme en fleur, ô Nature, Pour l'absorber dans ton impassible beauté ?

Je n'aurais pas senti le poids des ans funèbres ; Ni sombre, ni joyeux, ni vainqueur, ni vaincu, J'aurais passé par la lumière et les ténèbres, Aveugle comme un Dieu : je n'aurais pas vécu !

Mais, ô Nature, hélas ! ce n'est point toi qu'on aime ; Tu ne fais point couler nos pleurs et notre sang, Tu n'entends point nos cris d'amour ou d'anathème, Tu ne recules point en nous éblouissant !

Ta coupe toujours pleine est trop près de nos lèvres ; C'est le calice amer du désir qu'il nous faut ! C'est le clairon fatal qui sonne dans nos fièvres : Debout ! Marchez, courez, volez, plus loin, plus haut !

Ne vous arrêtez pas, ô larves vagabondes ! Tourbillonnez sans cesse, innombrables essaims ! Pieds sanglants ! gravissez les degrés d'or des mondes ! Ô cœurs pleins de sanglots, battez en d'autres seins !

Non ! Ce n'était point toi, solitude infinie, Dont j'écoutais jadis l'ineffable concert ; C'était lui qui fouettait de son âpre harmonie L'enfant songeur couché sur le sable désert.

C'est lui qui dans mon cœur éclate et vibre encore Comme un appel guerrier pour un combat nouveau. Va ! nous t'obéirons, voix profonde et sonore, Par qui l'âme, d'un bond, brise le noir tombeau !

À de lointains soleils allons montrer nos chaînes, Allons combattre encor, penser, aimer, souffrir ; Et, savourant l'horreur des tortures humaines, Vivons, puisqu'on ne peut oublier ni mourir !

Chapitre 28

Certes, ce monde est vieux, presque autant que l'enfer. Bien des siècles sont morts depuis que l'homme pleure Et qu'un âpre désir nous consume et nous leurre, Plus ardent que le feu sans fin et plus amer.

Le mal est de trop vivre, et la mort est meilleure, Soit que les poings liés on se jette à la mer, Soit qu'en face du ciel, d'un oeil ferme, et sur l'heure, Foudroyé dans sa force, on tombe sous le fer.

Toi, dont la vieille terre est avide, je t'aime, Brûlante effusion du brave et du martyr, Où l'âme se retrempe au moment de partir !

Ô sang mystérieux, ô splendide baptême, Puissé-je, aux cris hideux du vulgaire hébété, Entrer, ceint de ta pourpre, en mon éternité !

Chapitre 29

« Le vent froid de la nuit »

Chapitre 30

L'universelle mort ressemble au flux marin Tranquille ou furieux, n'ayant hâte ni trêve, Qui s'enfle, gronde, roule et va de grève en grève, Et sur les hauts rochers passe soir et matin.

Si la félicité de ce vain monde est brève, Si le jour de l'angoisse est un siècle sans fin, Quand notre pied trébuche à ce gouffre divin, L'angoisse et le bonheur sont le rêve d'un rêve.

Ô cœur de l'homme, ô toi, misérable martyr, Que dévore l'amour et que ronge la haine, Toi qui veux être libre et qui baises ta chaîne !

Regarde ! Le flot monte et vient pour t'engloutir ! Ton enfer va s'éteindre, et la noire marée Va le verser l'oubli de son ombre sacrée.

Chapitre 31

J'ai vécu, je suis mort. - Les yeux ouverts, je coule Dans l'incommensurable abîme, sans rien voir, Lent comme une agonie et lourd comme une foule.

Inerte, blême, au fond d'un lugubre entonnoir Je descends d'heure en heure et d'année en année, À travers le Muet, l'Immobile, le Noir.

Je songe, et ne sens plus. L'épreuve est terminée. Qu'est-ce donc que la vie? Étais-je jeune ou vieux? Soleil! Amour! - Rien, rien. Va, chair abandonnée!

Tournoie, enfonce, va! Le vide est dans tes yeux, Et l'oubli s'épaissit et t'absorbe à mesure. Si je rêvais! Non, non, je suis bien mort. Tant mieux.

Mais ce spectre, ce cri, cette horrible blessure? Cela dut m'arriver en des temps très anciens. Ô nuit! Nuit du néant, prends-moi! - La chose est sûre :

Quelqu'un m'a dévoré le cœur. Je me souviens.

Chapitre 32

La Dernière vision